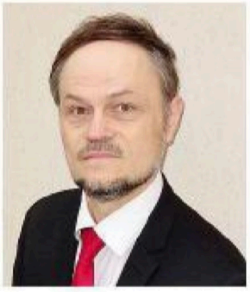
des femmes, des hommes et des dieux

par Sébastien Fath

historien, chercheur au CNRS, spécialisé dans l'étude du protestantisme évangélique



Source : Sébastien Fath

Prospérité et Eglises postcoloniales

Si l'Église était un Monopoly, la « théologie de la prospérité » occuperait la case « prison ». L'appellation évoque la fraude. Et suscite un discours de sanction contre une prédication accusée de se faire prédation. Le but serait le porte-monnaie de chrétiens fragiles, abusés par des promesses mirobolantes. L'Union nationale des associations de défense des familles et de l'individu (Unadfi) a traduit, en 2019, un article du *Catholic Herald*. L'introduction annonce la couleur : *« Comment ces catholiques ont-ils été amenés à suivre un concept contraire à leur foi ? »* (1). En milieu protestant évangélique, le phénomène est bien plus répandu. Au-delà, peu de cercles chrétiens semblent imperméables à cette offre mélangeant salut spirituel et réussite matérielle. Avec les mêmes questions. Comment ? Pourquoi ? Soixante-dix ans après la décolonisation des années 1950, le recul de l'histoire vient nous aider. L'essor fulgurant des répertoires chrétiens de la prospérité dans les Églises postcoloniales d'Amérique latine, d'Asie du Sud-Est et d'Afrique s'inscrit dans un contexte. Au sein de sociétés moins sécularisées qu'en Europe, l'appel à sortir de la pauvreté, et à prospérer, investit une grammaire religieuse. Les acteurs de l'islam, d'autant plus pro-marché et pro-business que leur prophète Mohammed était marchand, l'ont bien compris. Ils intègrent dans leur offre spirituelle une robuste composante pratique, destinée à faire prospérer les croyants. Côté chrétien ? Au temps des colonies, les grandes Églises ont prêché un christianisme piétiste, marqué par l'obéissance, la discipline, le contentement. Voire la pauvreté comme modèle ! Les récompenses viendraient dans l'au-delà. Le premier président du Kenya indépendant, Jomo Kenyatta, a résumé ainsi ce compromis colonial : *« Lorsque les Blancs sont venus en Afrique, nous avions les terres et ils avaient la Bible. Ils nous ont appris à prier les yeux fermés : lorsque nous les avons ouverts, les Blancs avaient les terres et nous la Bible. »* Les théologies de la prospérité, aujourd'hui, expriment un retour de balancier postcolonial. Elles déclinent aussi une relecture des théologies inculquées par les Églises européennes coloniales. Et invitent à un salut holistique, qui combine matériel et spirituel. Les foules d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie du Sud-Est ne sont pas plus stupides que les Européens qui les jugent. Si elles adhèrent si massivement aux théologies de la prospérité, c'est que ces dernières ne se résument pas à leurs errements. L'analogie biblique avec l'odyssée du peuple hébreu hors d'Égypte constitue un socle mobilisateur. Sortir d'Égypte – de la colonisation – c'est traverser un temps d'épreuve, puis s'approprier les richesses de l'oppresseur. En 2006, le pasteur Nuno Pedro, de la *megachurch* Charisma (Le Blanc-Mesnil), prêchait devant un public issu de Seine-Saint-Denis : *« Oui, et d'abord, on va en Afrique et on pille tout, on vole tout* (ovation) ! (...) *On passe cinquante ans, cent ans à piller des gens, à rendre des gens malheureux, on ramène tout, on devient riche à cause de ça, et maintenant que les gens ont besoin de vivre, on dira : "Ah, non, non, on ne veut pas de vous" ? »*

(1) Des catholiques tentés par l'Évangile de la prospérité, unadfi.fr